

tuel de mademoiselle Kronos, la Déjazet de ce pays-là.

Les théâtres de la Cour et de Carinthie ne sont pas tout à fait dignes de l'emploi qu'ils sont appelés à remplir : savoir, l'amusement d'une ville comme Vienne. La salle du premier est mal construite, de forme oblongue et étranglée, sans éclairage, de sorte que d'une des extrémités l'on n'est pas capable de reconnaître son meilleur ami à l'autre bout. La troupe cependant est loin d'être sans mérite : c'est là que j'ai vu et admiré le fameux Devrient, père de madame Schröder, que nous avons admirée à Paris; Handschütz, si remarquable dans tous les rôles de Schiller, et principalement dans le Leicester de Marie Stuart; mademoiselle Caroline Müller, si parfaite qu'on s'aperçoit à peine qu'elle est jeune et jolie comme une rose, si jolie que souvent on oublie d'applaudir son jeu pour ne songer qu'à dire : « Qu'elle est belle ! » Si la salle répondait au talent des artistes, le théâtre de la Cour occuperait un rang distingué parmi les théâtres d'Europe de ce genre; mais il y a tant d'imperfections, qu'il faudrait bien de la bonne volonté pour le louer.

Quand je suis arrivé à Vienne, Barbaja y était avec sa troupe-modèle, c'est-à-dire avec Tamburini, Lablache, Rubini, madame Méric-Lalande; madame Pasta était aussi à Vienne. De

sorte que l'Opéra allait sur des roulettes; mais je vous jure que grand fut mon désappointement, lorsque après le départ des chers virtuosi, attiré par une affiche qui me promettait le Kreuzritter, (le *Crociato*) de Meyerbeer, je fus obligé de subir mademoiselle Hähnel au lieu de madame Pasta, Fischer au lieu de Lablache, et ce malheureux Wild à la place de Rubini. Wild a été le premier ténor de l'Allemagne; mais sa voix est perdue, et, comme chacun sait (soit dit sans offenser les Allemands, que je respecte fort, musique parlant), ce n'est pas par la méthode que brillent leurs chanteurs : je vous laisse à penser ce que c'est qu'un chanteur allemand qui n'a plus de voix. Si vous me dites que ce ne doit pas être quelque chose de bien miraculeux, je vous répondrai que vous êtes bien honnête.

Quant à l'orchestre, c'est tellement chose jugée, qu'il n'y a qu'un mot à en dire : admirable.

Je dirais presque la même chose des ballets, si je n'avais peur de me faire crier haro ! Les ballets que vient de nous donner Henry au théâtre Nautique sont assez dans le genre du théâtre de Vienne, où Henry est glorieusement connu. Et je ne sais pas trop ce qu'il y a à dire contre ces sortes de ballets, si ce n'est que ce sont des ballets. Je vous dirai même en confidence que nous n'avons pas le droit de dire du mal des ballets de



Vienne, qui nous ont envoyé la gracieuse mademoiselle Taglioni, et qui maintenant nous envoient les deux charmantes Esler, Fanny et Hermine, ravissants oiseaux que M. Véron a si bien su dénicher à Londres. Vous verrez !

Voilà bien des bonnes choses qui font aimer Vienne; mais combien je l'aimerais davantage si l'on y avait la bonne pensée de ne pas dîner à quatre heures du soir; je sais bien qu'il faut aller au théâtre si c'est l'hiver, au Prater si c'est l'été; que l'on soupe, que l'on prend du thé, et c'est une bien belle chose que de souper et de prendre du thé; je sais bien tout cela, mais rien peut-il faire que cette phrase ne sonne pas péniblement à l'oreille : Nous dînerons à quatre heures !

Dans l'été après dîner, quand je n'allais ni au Prater, ni faire des visites, j'aimais, vers le soir, à aller admirer l'admirable chef-d'œuvre de Canova, le tombeau de la princesse Christine; ou un autre groupe de ce grand maître, qu'on a placé dans un petit temple antique au Volks-Garten, Thésée vainqueur du Minotaure. Les proportions de ce morceau sont peut-être un peu forcées; mais il y a une richesse, un feu d'exécution qui rachète de beaucoup les rares défauts qu'on y peut découvrir. Comme objets d'arts, ces deux morceaux sont ce que

Vienne possède de plus précieux : le premier surtout est réputé le chef-d'œuvre du grand Canova.

Mais ce dont Vienne abonde, ce sont ses églises si coquettes, si caractérisées avec leur couverture en faïence séculaire, leurs flèches aiguës comme des piques, leurs statues de pierre, leurs chaires de bois finement sculptées, et leurs admirables vitraux chatoyant au soleil comme autant de rubis, de saphirs, de topazes. Ce qui est beau, c'est celle de Saint-Étienne, plus haute de sept pieds que la cathédrale de Strasbourg; Saint-Étienne, la plus haute construction de l'Europe après Saint-Pierre de Rome. Oh ! non, ce n'est pas le résultat d'un préjugé vide de sens, cette impression qui vous saisit quand vous entrez dans cette nef où se sont agenouillés Mathias Corvin, Scanderbeg, Sobieski; où la première croisade a été prêchée, sous les murs de laquelle on voit encore la chaire de pierre d'où Pierre l'Ermite criait aux peuples : « A l'Orient ! à l'Orient ! Dieu le veut ! » Non, il n'y a pas de superstition à s'incliner avec respect devant ces vieilles pierres qui ont vu tant de grands hommes sous leurs voûtes, et sont restées debout, tandis que les grands hommes se sont faits poussière.

C'est le jour de la Fête-Dieu que la cathédrale se fait belle ! Après les processions d'Espagne et de Portugal, celle de Vienne, en cette grande



solennité chrétienne, a la réputation d'être la plus belle de l'Europe, et je crois facilement que c'est à juste titre. Tout ce que l'empire a de plus remarquable est là en grand costume avec cette grande étiquette autrichienne qui double l'échelle de tout ce qu'elle touche, ce qui ne gêne rien pour de pareilles choses. Mais ce qu'il y a de beau à cette cérémonie, ce qu'il faut avoir vu dans sa vie, c'est le détachement de la garde hongroise, commandé par le prince d'Esterhazy. Rien ne peut donner une idée de la pompe de ce corps; rien ne peut faire comprendre surtout ce qu'est l'aspect de leur chef. Tous les diamans de la maison d'Esterhazy, qui sont substitués comme le serait une terre, sont ce jour-là sur le prince, comme tous ceux de la maison de Cadaval sur le chapeau de Saint-Georges à Lisbonne, à pareil jour. Son costume, qui est le costume national hongrois, consiste en une pelisse et un dolman dont les tresses sont de perles fines, et chaque bouton un diamant; la martingale de son cheval est une rivière de diamans. La troupe qu'il commande est composée des jeunes gens des premières familles hongroises: c'est la plus belle chose qui se puisse voir au monde.

Certes, lorsqu'on est à Vienne lors de la Fête-Dieu, cette chose mérite bien qu'on sorte dans la ville tout le jour malgré la chaleur, qui est

excessive; mais, comme ce n'est pas tous les jours fête, il faut bien se réfugier là où il y a un peu d'ombre et de frais, et pour cela rien n'est délicieux comme les environs de Vienne, Hitzin, Meidling; Weinhaus, où l'ambassadeur d'Angleterre avait une habitation charmante; Grünberg, où notre ambassadeur et celui de Russie passaient l'été; Schœnbrunn, avec sa ménagerie, son belvédère à jour, et son palais devant lequel aussi je m'inclinai en silence, en songeant à l'hôte qui l'habitait alors; ce palais d'où son père avait dicté des lois au monde. Oh! qu'est devenu le père? qu'est devenue la gloire de nos armes? qu'est devenu le fils?... Le père! — La Sainte-Alliance l'a tué, sur un rocher à deux mille lieues de sa patrie! — C'est une dette que la France a contractée avec la Sainte-Alliance. Vienne le jour, elle la paiera!

Le fils! — Il est mort le 22 juillet 1832, à vingt et un ans! plein d'avenir, de jeunesse, de talens, de bonté! Déjà, en 1825, quand j'étais à Vienne, son visage maigre et pâle, sa démarche grave, et sa bouche sans sourire, semblaient présager 1832. Alors il n'allait pas dans le monde comme il y alla plus tard! — alors les soins de son régiment, quelques promenades à cheval, ses études, ses chères études l'occupaient uniquement, et ce n'est qu'au théâtre, à la dé-



robée, à travers quelques arbres de Schœnbrunn, que je pouvais le voir. Ce n'est que depuis la révolution de Juillet qu'il se montra chez les ministres et les ambassadeurs. Il y a même une remarque assez piquante à faire à ce sujet. Lorsqu'il aperçut un soir, chez l'ambassadeur d'Angleterre, le maréchal Marmont, il vint à lui et lui parla long-temps. On peut voir dans le beau livre de M. de Montbel, combien même il lui marqua d'intérêt, s'instruisant de ses leçons, l'écoutant expliquer les campagnes de son père. Ce qu'il y a de curieux dans ce fait, c'est que, sous la Restauration, le duc de Raguse, en faveur à la cour de Charles X, n'aurait probablement pas été admis dans cette intimité du prince, et que le duc de Raguse disgracié, presque proscrit sous Louis-Philippe, est accueilli à Vienne à bras ouverts, et installé comme un des précepteurs du fils de Napoléon.

Ils sont heureux ceux que leur carrière a conduits près de lui, dans ces dernières années, les Français qui ont pu le saluer avec la cocarde tricolore au front ! Je leur ai bien envié le lugubre avantage de pleurer à ce triste convoi. Qu'on me permette de transcrire ici une lettre écrite alors par une femme de Vienne à une femme de ma connaissance qui a bien voulu me la confier. On y verra combien le malheureux

fils du malheureux empereur a été regretté dans le pays où il a vécu :

« Vienne, le 24 juillet 1832.

« Je t'écris, chère amie, au son lugubre des  
 « cloches de tout Vienne. C'est le signal du  
 « convoi de ce pauvre duc de Reichstadt. Il est  
 « mort avant-hier, à 5 heures du matin, sans  
 « la moindre convulsion, mais après avoir ter-  
 « riblement souffert. Tous les médecins s'ac-  
 « cordent à dire qu'il s'est suicidé non-seule-  
 « ment par son obstination à se refuser à leurs  
 « remèdes, mais encore par son adresse à leur  
 « dissimuler les symptômes de son mal. Un d'eux  
 « lui disait un jour, dans l'espoir de ranimer ses  
 « forces morales : *Monseigneur, vous êtes né un*  
 « *soleil, vous n'êtes plus qu'une planète ; mais*  
 « *vous pouvez devenir une comète ; une grande*  
 « *crise politique s'approche ; voyez que de chan-*  
 « *ces elle vous offre. — Laissez-moi mourir tran-*  
 « *quillement, a-t-il répondu, c'est la seule chose*  
 « *que je désire. Sa mère ne l'a pas quitté depuis*  
 « *son arrivée ; elle était en prières auprès de son*  
 « *lit, quand il a expiré ; un frémissement con-*  
 « *vulsif s'est emparé d'elle, et depuis lors elle*  
 « *a la fièvre. On la dit fort malade de la poi-*



« trine, et n'ayant que peu de temps à vivre.  
 « L'archiduchesse Sophie, la femme de l'archi-  
 « duc François, est inconsolable : elle avait pour  
 « ce malheureux jeune homme une affection  
 « qu'il payait du plus tendre retour. Tout le  
 « temps de sa maladie elle ne l'a pas quitté  
 « d'une minute, quoiqu'elle fût grosse et qu'elle  
 « eût besoin des plus grands ménagemens. C'est  
 « elle qui a vaincu la répugnance qu'il montrait  
 « à se faire administrer : prenant le prétexte  
 « de ses couches, dont le moment approchait,  
 « elle a voulu recevoir tous les sacremens,  
 « même celui de l'extrême-onction ; entraî-  
 « né par son exemple, et puis plus encore par  
 « ses douces instances, il s'est soumis à un de-  
 « voir qu'il n'envisageait que comme une af-  
 « faire d'étiquette. Je ne sais si le contraste de  
 « cette jeune femme prête à devenir mère et la  
 « figure de ce jeune homme mourant a frappé  
 « tous les spectateurs, mais de toutes parts ce  
 « n'étaient que sanglots et gémissemens. Depuis  
 « ce jour, le mal n'a fait qu'empirer, et la preuve  
 « que le pauvre patient ne se faisait pas illusion  
 « sur son état, c'est qu'il a fait faire son portrait  
 « pour cette même archiduchesse Sophie, et  
 « qu'il a fait graver au bas : *Souvenir éternel*  
 « *d'un mourant*. Celle-ci est accouchée tout ré-  
 « cemment. Juge combien on doit redouter pour

« elle l'impression d'une perte aussi doulou-  
 « reuse. On prétend que, par un hasard singu-  
 « lier, il est mort dans la chambre que son père  
 « occupait à Schœnbrunn, et sur le lit où il  
 « couchait. Qui sait si ce n'est pas dans cette  
 « même chambre, et à cette même place, que  
 « Napoléon a conçu la première idée de son  
 « mariage avec Marie-Louise, etc., etc.....  
 « De tous les hommages qu'on lui rend aujour-  
 « d'hui, le seul dont je lui pardonnerais de se  
 « sentir fier et ému, ce sont les larmes du peuple :  
 « car elles partent du cœur, et sont encore un  
 « tribut à la mémoire de son père. Jamais na-  
 « tion ne fut plus Napoléoniste, et je suis per-  
 « suadée que plus d'une espérance reposait sur  
 « cette jeune tête.

Mercredi.

« C'est fini. Tout est tranquille aujourd'hui.  
 « Il ne reste plus rien du fils de l'Homme, et sa  
 « dépouille mortelle repose maintenant parmi  
 « celles de toute la famille impériale.  
 « Ah ! que son père eût joui de son ardeur  
 « martiale et de cette puissance de volonté dont  
 « les plus atroces douleurs n'ont pu triompher.  
 « Mais, comme il n'arrive que trop souvent chez  
 « les êtres supérieurs que les circonstances op-



« priment, toutes ses facultés se sont tournées  
 « contre lui-même, et n'ont été que les instru-  
 « mens de sa perte. Il ne faut pas cependant se dis-  
 « simuler que dans aucune position il eût jamais  
 « pu vivre long-temps : l'humeur cancéreuse  
 « de son père s'était jetée tout à la fois sur les  
 « viscères du bas-ventre et sur les poumons,  
 « dont tout un côté était déjà détruit.

« Les médecins s'accordent à dire qu'on ne  
 « pouvait voir une tête plus merveilleusement  
 « organisée; et les regrets de tous ceux qui ont  
 « vécu dans son intimité attestent assez les qua-  
 « lités de son cœur.

« On s'arrachait hier tous les portraits qui  
 « ont été faits de lui; on n'a pas d'idée de la  
 « foule qui s'est portée à son convoi, et de la  
 « tristesse peinte sur tous les visages. C'est que  
 « le peuple comprend cette perte, et tout ce  
 « qu'elle a de réel pour lui : son avenir repose  
 « sur si peu maintenant! »

Cette lettre simple, sans prétention, dictée,  
 pour ainsi dire, par le son des cloches funèbres,  
 est un bien bel éloge de l'infortuné dont elle  
 raconte la mort. J'ai pensé qu'elle intéresserait,  
 et je l'ai transcrite en entier. Tout cela est bien  
 triste à penser!

Le temps à peine a vieilli de quelques années  
 de plus les arbres séculaires de Schœnbrunn,  
 et celui dont l'armée campait dans la cour du pa-  
 lais a vu s'anéantir cette armée qui semblait  
 de fer, a échangé le pouvoir contre l'escla-  
 vage, la vie puissante de l'empereur contre la  
 mort, la mort du proscrit! Et son fils, né sur  
 un trône, puis exilé là où son père fit trembler  
 l'Europe, puis mort aussi! Et puis de l'un et de  
 l'autre, rien; rien, qu'un souvenir! Schœnbrunn,  
 Schœnbrunn éloquente leçon d'histoire! tu es  
 triste à étudier!

C'est ainsi qu'est Vienne; au moins c'est ainsi  
 que je l'ai vue, et ainsi elle m'a plu. J'ai aimé  
 ce qu'elle avait de triste et ce qu'elle avait de  
 gai, et ses promenades, et ses spectacles, et ses  
 processions, et son Schœnbrunn. C'est une bonne  
 ville que Vienne, où il n'y a pas de coterie,  
 parce que toute la bonne compagnie se voit : ce  
 qui, en agrandissant le cercle de la société, le  
 dégage de tout ce qui ressemblerait à de la co-  
 terie. C'est une bonne ville où l'on aime les arts  
 et les Français, où l'on ne parle que français ou  
 viennois, où les rues sont droites et bien pavées,  
 avec des trottoirs en dalles, et le peuple bon et  
 honnête, et les femmes jolies et ricuses, et les  
 hommes francs et sincères. C'est une bonne ville,  
 qui serait la meilleure des villes si l'on y dinait



268 UN PARISIEN A VIENNE.

à sept heures, si les théâtres étaient mieux éclairés, les chanteurs meilleurs, et qu'il n'y eût pas de par le monde une autre ville qu'on nomme Paris.

NAPOLÉON D'ABRANTÈS.



LES

PAVÉS DE PARIS.



Messieurs, mesdames, vous tous qui remplissez chaque soir nos loges de spectacle, je ne vous demande qu'un quart d'heure.... Un quart d'heure, je vous en prie, pour le nouveau théâtre que j'élève devant vous, le pavé de Paris.